

Table des matières

Préface à l'*Esquisse d'une théorie des émotions*
de J.-P. Sartre (par Arnaud Tomès) I-CVII

Esquisse d'une théorie des émotions de J.-P. Sartre

Introduction 7

Esquisse d'une théorie des émotions 21

Conclusion 63

Préface
à *L'Esquisse d'une théorie des émotions*
de Jean-Paul Sartre

Le projet philosophique de Sartre dans *L'Esquisse d'une théorie des émotions*

L'histoire est bien connue : Jean-Paul Sartre, alors jeune professeur, qui n'est connu dans le monde de la philosophie que pour un article ambitieux mais sans grand retentissement intitulé *La transcendance de l'ego*¹, décide en 1937 d'écrire un gros ouvrage. Celui-ci s'intitule *La Psyché* et a pour but d'exposer les grandes lignes de la philosophie de Sartre, alors de retour de son séjour à Berlin (1933-1934) et sous l'influence décisive de la phénoménologie de Husserl. Cet ouvrage, on le sait, ne sera jamais achevé. Depuis, le texte de *La Psyché* est devenu une légende, un mythe philosophique : le manuscrit a été perdu, et nul ne sait où il est. Il n'en reste plus qu'un court fragment, publié en 1938 aux éditions Hermann sous le titre d'*Esquisse d'une théorie des émotions*.

Ce texte est à maints égards fascinant : il fait partie, avec la *Transcendance de l'ego*, de ces premiers textes fulgurants de Sartre qui témoignent d'une compréhension particulièrement forte des enjeux de la phénoménologie husserlienne et en montrent l'extraordinaire fécondité. Et il n'a rien perdu de son actualité, bien que les approches de la psychologie de l'émotion se soient diversifiées et que l'on connaisse mieux aujourd'hui la phénoménologie de Husserl : nombre des constats que fait le jeune Sartre sur la psychologie classique ou sur la psychanalyse pourraient être faits aujourd'hui encore en ce qui concerne les nouvelles tendances de la psychologie (neurosciences, psychologie cognitive...). Sartre possède en outre un art très rare : celui de dire l'essentiel en quelques phrases, de montrer par exemple les failles de la psychanalyse en quelques lignes, bien avant de développer plus précisément son argumentation contre l'inconscient freudien dans *L'Être et le néant*².

(1) « La transcendance de l'ego » est publiée en 1936 dans la revue *Recherches philosophiques*.
(2) Dans le fameux chapitre 2 de la Première Partie intitulé « La mauvaise foi ».

Mais pourquoi, pour un jeune philosophe comme Sartre, parler de la psychologie et plus précisément de la psychologie des émotions ? On sait bien que Sartre s'intéresse à la psychologie depuis longtemps : en 1928, il s'est occupé de la révision des épreuves de la traduction de la *Psychopathologie générale* de Karl Jaspers ; puis il a choisi de consacrer son diplôme d'études supérieures à « *l'image dans la vie psychique : rôle et nature* » sous la direction d'Henri Delacroix, avant de s'orienter vers un long travail sur la question de l'imagination, qui culminera avec la publication en 1936 de *L'Imagination* et surtout en 1940 de *L'Imaginaire*. La question de la *psyché* est donc une question centrale pour Sartre, qui s'est inscrit depuis ses premiers travaux philosophiques dans le sillage d'une philosophie comme celle de Descartes, dont le préalable est le retour à la conscience, certes non pas la conscience des philosophies introspectives, de la « vie intérieure »¹, mais une conscience active et ouverte sur le monde, « claire comme un grand vent. »²

La question de la *psyché* est une question d'autant plus déterminante que Sartre inscrit ses recherches philosophiques explicitement, depuis son séjour à Berlin en 1933-1934, dans le sillage de la phénoménologie de Husserl. Rappelons que Sartre a séjourné plusieurs mois à la Maison Académique française de Berlin et qu'il en a profité pour lire la plupart des œuvres de Husserl, essentiellement les *Recherches logiques* et les *Ideen*, ainsi que pour aborder (de manière encore superficielle) les textes de Heidegger. C'est en 1938 qu'il reprendra, à l'occasion des premières traductions françaises, sa lecture de Heidegger : l'influence de ce dernier est d'ailleurs très sensible dans *L'Esquisse d'une théorie des émotions*. Sartre est revenu de Berlin totalement fasciné par la phénoménologie : « Husserl m'avait pris, je voyais tout à travers les perspectives de sa philosophie »³, écrit-il dans ses *Carnets*

(1) cf. « Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl : l'intentionnalité » (*Situations*, I, Gallimard, Idées, 1947), p. 38-42.

(2) *Ibid.*, p. 40.

(3) *Carnets de la drôle de guerre* (Gallimard, 1983), p. 225.

de la drôle de guerre. Tout son travail, de « *La Transcendance de l'ego* » jusqu'à *L'Être et le néant*, s'inscrit dans un cadre phénoménologique strict, et *L'Esquisse* n'y échappe pas.

Or, la phénoménologie se définit essentiellement comme une psychologie, du moins comme une réflexion sur la *psyché*. La phénoménologie husserlienne, telle qu'elle est présentée dans *L'idée de la phénoménologie* (1907) ou dans les *Idées directrices pour une phénoménologie pure* (1913) se définit en effet comme un retour vers la conscience pure, qui « met entre parenthèses » la croyance dans l'existence du monde extérieur : la phénoménologie est bien en ce sens avant tout une réflexion sur les phénomènes de la conscience, une conscience dont le statut change fortement avec la réduction phénoménologique et la mise au premier plan de l'intentionnalité. La conscience est désormais conscience *transcendantale*, elle est une conscience qui constitue les phénomènes, qui leur donne leur sens : les phénomènes n'existent qu'en tant qu'ils se donnent à la conscience, qu'ils sont des phénomènes *de* conscience¹. La phénoménologie se pose également comme une réflexion sur la psychologie, au sens de la psychologie empirique et même de cette psychologie positive que Sartre va critiquer fortement : elle s'interroge en effet sur les *essences* (l'essence de la perception, de l'imagination, etc.) de phénomènes dont la psychologie empirique étudie les expressions particulières (telle perception, tel phénomène d'imagination, etc.). Elle s'interroge également sur une question que Sartre laissera pour sa part de côté, à savoir la question de la *réalisation* de la conscience transcendantale, c'est-à-dire la conscience constituante étudiée par la phénoménologie, en conscience empirique, celle de la vie courante, qui a cette particularité d'être rattachée au corps². Comment la conscience pure peut-elle être en même temps une conscience factuelle, enracinée dans la vie corporelle ? Question essentielle pour Husserl,

(1) *Ideen*, I, § 47 (Gallimard, Tel, 1950, traduction Ricœur), p. 153-158.

(2) *Ideen*, § 53. Sur cette question, je renvoie à P. Cabestan, *L'Être et la conscience* (Ousia, 2004), p. 18-32.

mais que Sartre négligera au profit de la question des essences utilisées par la psychologie empirique, à commencer par l'essence de l'émotion.

On se tromperait toutefois en ne considérant *L'Esquisse d'une théorie des émotions* que comme une pure et simple application des thèses phénoménologiques à un problème particulier, qui est celui de l'émotion. Il est vrai que Sartre le présente souvent comme tel, et ce texte constitue également un moyen de *tester* (presque au sens scientifique de ce terme) la validité des hypothèses théoriques présentées par Husserl et – de manière plus limitée – par Heidegger. Mais Sartre n'est pas seulement un disciple de Husserl, qui appliquerait de manière scolaire les intuitions de la phénoménologie : il est déjà un philosophe à part entière, qui a parfaitement conscience de ses ambitions et de ses problèmes, et qui se sert des concepts et des méthodes phénoménologiques pour réaliser son propre projet philosophique. Ce qui explique pourquoi il n'y a pas de parfaite fidélité de Sartre aux thèses de Husserl ou de Heidegger, comme on le lui reprochera de manière un peu naïve¹ : il n'y a pas de fidélité de Sartre aux thèses de Husserl car c'est déjà un Husserl passé au tamis sartrien, un Husserl dont Sartre retient un certain nombre d'intuitions pour mieux en rejeter d'autres², que nous trouvons sous la plume de l'auteur de *L'Esquisse*.

Comment définir ce projet philosophique sartrien, qui s'élabore progressivement au cours des années trente ? Il ne s'agit pas pour Sartre, comme on l'a souvent cru, de se tourner vers une simple description de la vie psychologique, et il serait tout à fait erroné de voir dans sa pensée ce qu'on appelle (souvent péjorativement) une « philosophie de la conscience » ou une philosophie de la subjectivité ; mais il s'agit bien plutôt de penser le monde dans sa totalité ou de penser le concret, cette « totalité synthétique dont la

(1) On se souvient de la phrase sur le « contresens génial » que Sartre aurait fait à l'égard de Heidegger.

(2) Sartre rejette par exemple l'idéalisme transcendantal de Husserl, explicite dans les *Ideen*.

conscience, comme le phénomène, ne constituent que des moments.»¹. Si Sartre s'intéresse à la conscience, c'est parce qu'elle s'éclate vers le monde, parce qu'elle constitue une voie d'accès privilégiée vers la réalité extérieure, loin de rester enfermée sur elle-même, comme nous le montre bien la structure fondamentale de la conscience qui est d'être conscience *de* quelque chose (l'intentionnalité).

C'est d'ailleurs ce qui a séduit Sartre dans la phénoménologie : la thématique du « retour aux choses mêmes », qui est ainsi rappelée dans *L'Esquisse*. Parlant de la découverte par Sartre de la phénoménologie, Simone de Beauvoir écrit : « C'était exactement ce qu'il souhaitait depuis des années : parler des choses telle qu'il les touchait, et que ce fût de la philosophie. »² C'est pourquoi Sartre ne considère pas la phénoménologie comme une forme d'idéalisme — ce qu'il est indéniablement³ — mais au contraire comme un réalisme. « Rien n'est plus injuste, note-t-il dans *La Transcendance de l'ego*, que d'appeler les phénoménologues des idéalistes. Il y a des siècles, au contraire qu'on n'avait senti dans la philosophie un courant aussi réaliste. »⁴ Husserl a su, dira encore Sartre, réinstaller le charme et l'horreur dans le monde⁵, ce qui montre à quel point Sartre choisit *son* Husserl, à l'encontre de toutes les déclarations du philosophe allemand lui-même, qui situe la phénoménologie dans le sillage de l'idéalisme transcendantal kantien. Sartre crée alors une philosophie tout à fait inédite : un réalisme phénoménologique,

(1) *L'Être et le néant* (Gallimard, Tel 2004), p. 37-38.

(2) S. de Beauvoir, *La Force de l'âge* (Gallimard, Folio), p. 156.

(3) Il suffit de lire les déclarations de Husserl lui-même, qualifiant sa philosophie d'idéalisme transcendantal, par exemple dans *Ideen I*, § 55 (où Husserl oppose son idéalisme transcendantal à l'idéalisme absolu de Berkeley).

(4) *La Transcendance de l'ego* (Vrin, 1996), p. 86.

(5) *Situations*, I, p. 42 : « Husserl a réinstallé l'horreur et le charme dans le monde. Il nous a restitué le monde des artistes et des prophètes : effrayant, hostile, dangereux, avec des havres de grâce et d'amour. »

quasiment un oxymore. Et pourtant, cette philosophie, c'est celle dont nous allons trouver l'expression dans *L'Esquisse d'une théorie des émotions*.

Il nous reste pourtant un problème important à résoudre : pourquoi, alors même que sa philosophie se veut une pensée du monde, Sartre consacre-t-il ses premiers textes philosophiques à des phénomènes de la conscience ou à des réalités psychologiques comme l'imagination ou encore l'émotion ? N'y a-t-il pas quelque chose de profondément paradoxal dans le fait de vouloir fonder une pensée réaliste, tout en se vouant en même temps à l'étude de phénomènes aussi subjectifs que l'émotion ? La rédaction d'un ouvrage intitulé *Esquisse d'une théorie des émotions* n'est en effet pas forcément la meilleure manière d'appréhender les déterminations objectives de ce monde. Dans la perspective phénoménologique où ils s'inscrivent, les premiers essais de Sartre semble plutôt reconduire le geste cartésien (et husserlien) d'un retour au sujet et aux différents actes psychiques qui le caractérisent : perception, imagination, émotion, etc.

Que Sartre consacre ses premiers textes philosophiques à des phénomènes psychologiques comme ceux de l'émotion ne doit en réalité pas nous induire en erreur : ce serait un contresens total que de penser que Sartre reviendrait à on ne sait quelle intériorité, dont il félicite la phénoménologie de nous avoir débarrassé. Au contraire, selon Sartre, pour la phénoménologie, « tout est dehors, tout, jusqu'à nous-mêmes : dehors, dans le monde, parmi les autres. »¹ La thèse paradoxale de la *Transcendance de l'ego* était d'ailleurs que l'*ego* n'était en rien un être intérieur, immanent à la conscience, mais qu'il se trouvait dehors, dans le monde, comme cette table ou comme autrui². Sartre ne se situe donc pas dans la continuité du psychologisme et du néo-kantisme à la française (Brunschvicg, Lalande ou Meyerson), cette

(1) *Situations*, I, p. 42.

(2) *Transcendance de l'ego*, p. 13 : « Nous voudrions montrer ici que l'ego n'est ni formellement ni matériellement *dans* la conscience : il est dehors, *dans le monde* ; c'est un être du monde, comme l'ego d'autrui. »

« philosophie digestive » pour qui « connaître, c'est manger »¹, réduire un phénomène à un certain assemblage de « contenus de conscience ». À l'inverse, Sartre revient à un réalisme radical : non pas un réalisme naïf (qui engloberait la conscience dans le monde) mais un réalisme qui sait qu'il y a du monde dans la conscience.

Ainsi, pour Sartre, et c'est là toute l'originalité de l'*Esquisse d'une théorie des émotions*, l'émotion n'est en rien un état intérieur, un certain contenu de conscience : la thèse de Sartre est au contraire que « l'émotion est une certaine manière d'appréhender le monde »². Il ira encore plus loin en disant que l'émotion est même un moyen de *transformer* le monde³. Il ne s'agit certes pas d'une transformation réelle du monde, semblable à celle que produit l'action, mais d'une transformation magique : faute de pouvoir fuir réellement devant un danger, je vais m'évanouir, ce qui constitue bel et bien une évasion, et une évasion réussie. L'émotion est donc incompréhensible si l'on ne tient pas compte de la totalité de la réalité humaine et de ses rapports avec le monde : il y a même, comme le montrera Sartre, tout un monde de l'émotion, qui a tout autant de réalité pour le sujet ému que le monde prétendument « réel ». Tel est bien le point de vue, éminemment réaliste, de l'*Esquisse d'une théorie des émotions*.

Le texte de Sartre s'organise de manière très simple :

- dans une brève introduction, Sartre souligne la nécessité de tenir compte des apports de la phénoménologie husserlienne pour appréhender un phénomène comme celui de l'émotion ;
- dans une première partie, il critique les théories classiques de l'émotion, à savoir essentiellement la théorie périphérique de William James, la théorie

(1) *Situations*, I, p. 38.

(2) *Esquisse*, p. 39.

(3) *Ibid.*, p. 43 : « À présent, nous pouvons concevoir ce qu'est une émotion. C'est une transformation du monde. »

- de la dérivation défendue par Janet et la psychologie de la forme de Köhler, Lewin et Dembo ;
- dans une seconde partie, Sartre s'attaque à la théorie psychanalytique de l'émotion et en profite pour dénoncer l'idée d'un rapport de causalité entre l'inconscient et cette formation consciente qu'est l'émotion ;
 - enfin, dans une troisième partie, Sartre fait part de sa propre théorie phénoménologique de l'émotion : l'émotion comme « chute brusque de la conscience dans le magique »¹.

(1) *Esquisse*, p. 62.